

## Introduction

Edmond Bernus \*, Jean Polet \*\*, Gérard Quéchon \*\*\*

Ce numéro spécial rassemble des articles publiés entre 1978 et 1986 dans les *Cahiers de l'ORSTOM (série sciences humaines)* <sup>1</sup>. Ils sont l'œuvre de chercheurs de différentes disciplines : archéologie, géographie, ethnologie, économie. Le fil d'Ariane qui relie ces différents textes est que chaque auteur, confronté à un terrain nouveau, ne s'est pas contenté de la description classique d'un paysage, d'un terroir ou de la simple analyse d'une image de gravures rupestres, mais a tenté de retrouver des traces de populations disparues ou parties ailleurs. La lecture du passé s'inscrit ici sur la longue durée et s'appuie sur des témoins de nature diverse : gravures (Quéchon, Dupré et Guillot), tertres révélant des poteries, meules dormantes, citernes, constructions anciennes, « parcs » fossiles d'arbres remarquables (*Faidherbia albida*) (Dupré et Guillon, Marchal), ou pierres errantes qui se fixent, deviennent des lieux sacrés, et déterminent des espaces magiques (Bonnemaison). Ces « empreintes du passé » vont souvent rejoindre les données de la tradition orale <sup>2</sup>.

Cette lecture du paysage à travers les traces successives de civilisations a été magistralement évoquée par P. Gourou, comme une des tâches de la géographie. « Bien des aspects humains du paysage peuvent dépendre non de la civilisation régnante, mais d'une ou de plusieurs civilisations passées. Il faut reconnaître les enclaves enkystées de techniques défuntes : un service à rendre à la collectivité que de distinguer les tissus vivants des fossiles qu'ils enchâssent <sup>3</sup>. » « Bien des paysages humains, dit-il encore, sont palimpsestes où transparaissent les effets des techniques oubliées. Les fossiles de civilisations défuntes peuvent être sans effet sur l'actuelle physiologie des paysages ; mais ils peuvent au contraire l'entraver. Il est bon de déceler les restes fossilisés de civilisations passées <sup>4</sup>. »

\* Géographe à l'ORSTOM.

\*\* Professeur à l'université Paris-I-Sorbonne.

\*\*\* Archéologue à l'ORSTOM.

1 Ces articles sont bien entendu réédités dans leur forme originale avec quelques aménagements de forme liés aux contraintes de l'édition et la suppression de passages trop circonscrits. Si certains ont été extraits de numéros à thème, aucun d'entre eux n'est issu d'un même fascicule.

2 Le choix des textes retenus est directement fonction de leur proximité au thème. Il n'en reste pas moins arbitraire et, pour n'en donner qu'un exemple, l'article de Ch. Seignobos [1980], « Des fortifications végétales dans la zone soudano-sahélienne (Tchad et Nord-Cameroun) » (XVII, 3-4 : 191-222), s'inscrivait dans le droit fil du sujet. Les publications suivantes de cet auteur ont d'ailleurs confirmé son intérêt passionné pour l'interrogation du passé à partir du paysage.

3 Gourou Pierre [1973], *Pour une géographie humaine*, Paris, Flammarion, nouvelle bibliothèque scientifique dirigée par Fernand Braudel, 388 p. : 12.

4 *Ibidem*, p. 31.

Si les travaux exposés dans les articles ici rassemblés ont pu reconstituer la trame de paysages issus d'une longue histoire, c'est parce que leurs auteurs ont eu la possibilité de mener des enquêtes répétées au cours de longs séjours sur le terrain. Cette disponibilité, qui permet de s'investir en profondeur, de creuser et de remettre à chaque retour du terrain des conclusions provisoires, a été le fait d'un modèle de recherche que l'ORSTOM a alors favorisé, grâce au recrutement de jeunes chercheurs vivant longuement sur place si leurs recherches le nécessitaient et disposant de moyens suffisants. C'est ainsi qu'une recherche où chacun ne pouvait s'enfermer dans sa propre discipline, mais prenait appui et conseil de collègues de formations différentes, au regard autre, a permis d'élargir l'horizon de chacun et d'induire des résultats tels qu'ils ont abouti à des thèses ou à des ouvrages de référence.

La continuité des programmes a permis, par exemple, de décrypter des paysages superposés, des lieux qui révèlent l'identité culturelle de sociétés insulaires, la signification de gravures inscrites dans la roche. À travers ces approches ont été révélés des systèmes d'organisation ou de pensée qui auraient sans doute échappé à des études rapides et superficielles. On ne peut comprendre des paysages ou des gravures en ne portant attention qu'à un village ou qu'à une scène : c'est une vision d'ensemble qui révèle des empreintes du passé et un système organisé. Ainsi, en étudiant l'art religieux de la préhistoire, A. Leroi-Gourhan montre comment « les documents apportent uniquement la preuve de la constitution d'un cadre. Ce cadre était extraordinairement respecté, quoi qu'on ait pu dire ; sauf de très rares exceptions, les images tardives n'ont pas surchargé les précédentes, elles étaient faites dans les surfaces disponibles et la plupart des superpositions sont contemporaines et voulues. Lorsque les Magdaléniens ont découvert l'ensemble de style III de la grotte d'Ebbou, dans l'Ardèche, ils n'ont pas griffonné des bisons sur les aurochs, ils les ont glissés dans des espaces libres <sup>5</sup>. »

Dès 1966, dans une communication, A. Leroi-Gourhan livre ses réflexions sur l'art paléolithique. Il montre qu'« un art n'est séparable ni de son évolution, ni de ce qu'il traduit symboliquement. Il est constitué d'un fonds d'images applicables à des contenus idéologiques variables dans le temps et dans l'espace, mais sa cohérence répond à celle des images qui entretiennent son existence ; ainsi en est-il de l'art grec ou de l'art chrétien, chacun cohérent à partir d'un fonds propre de symboles figuratifs. Il ne semble pas y avoir de raisons majeures pour rejeter le postulat selon lequel l'art paléolithique se trouverait dans la même situation <sup>6</sup>. »

Les empreintes du passé, décrites et analysées dans ces textes, permettent de comprendre par une approche globale l'évolution des sociétés, leur inscription dans le temps long. Elles permettent d'avoir une lecture des paysages qui restitue une cohérence, un système ordonné qui n'apparaît pas toujours dans une première approche. Sans s'être concertés, des chercheurs de l'ORSTOM de disciplines variées ont convergé vers ce même but, parfois par des voies différentes. À l'intérieur même d'un organisme inscrivant si clairement sa vocation dans son

5 Leroi-Gourhan André [1964], *Les Religions de la préhistoire*, Paris, PUF, 156 p. : 143.

6 Leroi-Gourhan André [1966], « Réflexions de méthode sur l'art paléolithique », *Bulletin de la Société pré-historique de France*, t. 63 (1) : 35-49.

titre : « recherche sur le développement en coopération », on a souvent laissé entendre ces dernières années que le questionnement sur l'inscription dans la durée des sociétés humaines répondait mal au but affiché et n'entretenait qu'un rapport lointain avec les priorités des pays en développement. Les chercheurs ont prouvé dans le passé, et ce numéro en porte témoignage, qu'il n'était pas de vraie connaissance des sociétés actuelles sans interrogation sur le temps, y compris le temps long. Cette affirmation, en dépit des discours ambiants et des humeurs des décideurs, n'a rien perdu de sa pertinence.